

TERRE DE VINS HORS SERIE

RUE DU MAS DE GRILLE

34438 ST JEAN DE VEDAS CEDEX - 04 67 07 67 07



DEC 11

Parution irrégulière

Surface approx. (cm²) : 3748

N° de page : 30-38

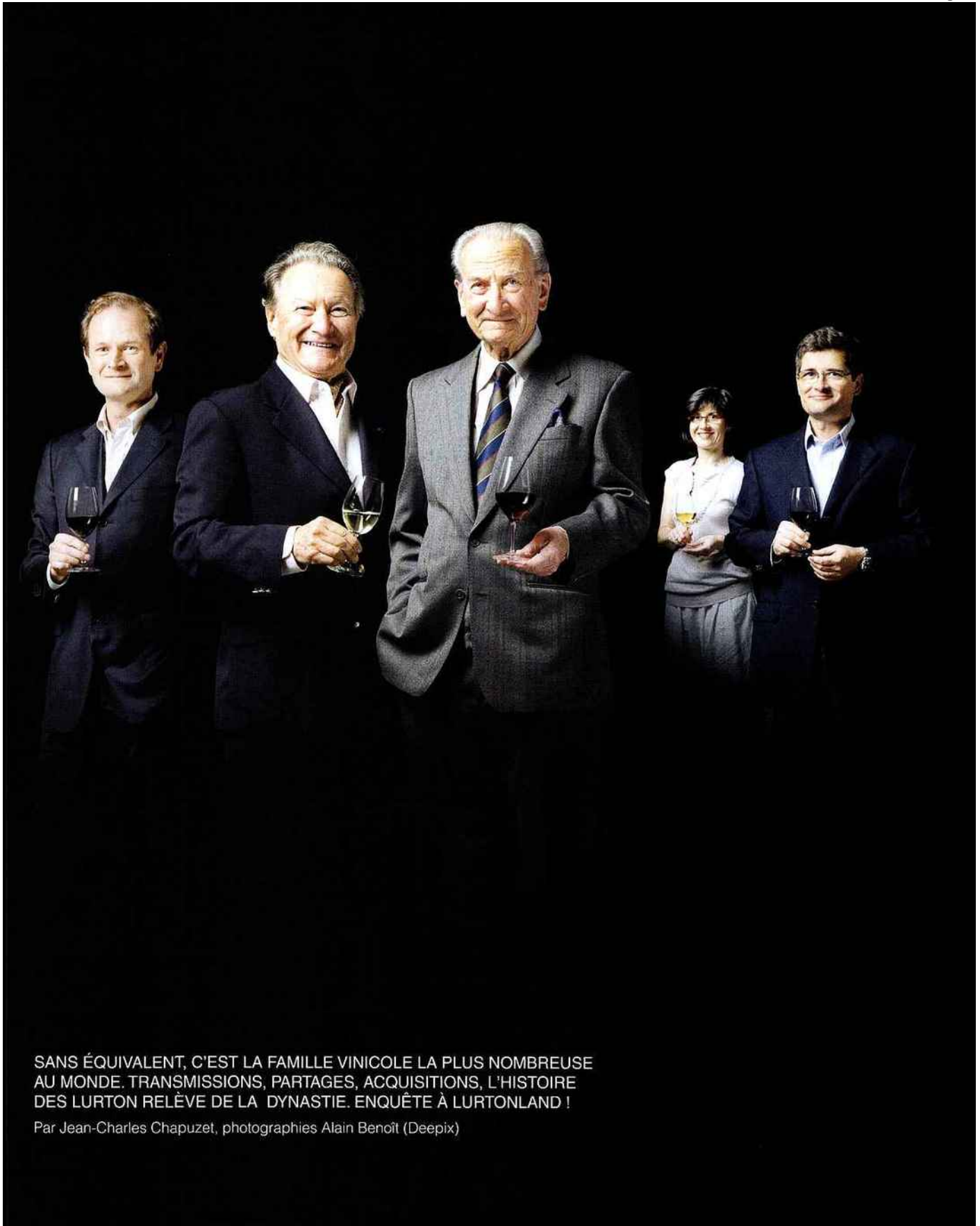
Page 1/9

SAGA | BORDEAUX



LURTON

D'un château à l'autre



SANS ÉQUIVALENT, C'EST LA FAMILLE VINICOLE LA PLUS NOMBREUSE
AU MONDE. TRANSMISSIONS, PARTAGES, ACQUISITIONS, L'HISTOIRE
DES LURTON RELÈVE DE LA DYNASTIE. ENQUÊTE À LURTONLAND !

Par Jean-Charles Chapuzet, photographies Alain Benoît (Deepix)

SAGA | LURTON

A Bordeaux, vous tapez dans un lampadaire et vous avez trois ou quatre Lurton qui tombent. Et pour cause. Ils sont très nombreux, et la plupart sont restés dans le milieu très précieux du vin girondin. À s'y perdre dans les méandres viticoles, comme dans les personnages de romans de Dostoïevski. Sauf que dans « Crime et châtiment », c'est plus simple, ils ne portent pas tous le même nom. Rive droite, rive gauche, Entre-deux-Mers, les Lurton sont un peu partout, sous les grands cèdres de Cheval Blanc, sur la croupe de Brane-Cantenac ou dans les douces collines du Château Bonnet. Durfort-Vivens, Bouscaut, Climens, Dauzac, Desmirail, La Louvière, etc. autant de domaines prestigieux où se dresse derrière un prénom la fratrie Lurton. Jamais cette rubrique n'a aussi bien porté son nom : Saga. « *Quand la vingtaine de frères et de cousins se retrouvent, on appelle ça les lurtoneries... et l'on voit des caisses circuler* », s'amuse l'un d'eux. Dans ce labyrinthe, il faut commencer par le commencement, avec un certain Léonce Récapet, né en 1858 dans un patelin de l'Entre-deux-Mers. D'une famille de bouilleurs de cru, il fait de la petite entreprise familiale une belle maison de liqueurs, connue et reconnue. Avec les dividendes dans les bas de laine, il achète à la fin du siècle le Château Bonnet dans sa région natale puis, une vingtaine d'années plus tard, il monte dans le Médoc pour acquérir Brane-Cantenac ainsi que 40 % des parts de Château Margaux ! Le liquoriste a la bosse. Et le goût du vin, contrairement à son gendre, François Lurton, qui hérite en 1943 de l'encombrant patrimoine. Léonce avait deux enfants ; un fils qui mourut au champ d'honneur en 1916 et une fille qui se maria avec François, avant de décéder en 1934.

André a un culot rare mais je crois qu'il est battu par Magrez. Son optimisme nous booste tous. Il est immortel.
MARC LURTON

Les valises sont trop lourdes pour le gendre. Ses bras pendent et son échine se courbe. Premier faux pas : François Lurton manque l'occasion de détenir le Château Margaux. Lorsque l'on connaît aujourd'hui la valeur d'une telle pépite, cela peut en effet faire tordre la bouche. À l'époque, l'autre actionnaire, une séduisante jeune femme du nom de Boylandri, avait proposé de vendre ses parts (45 %) à François. Celui-ci décline, jugeant que les affaires ne sont pas au beau fixe en ces années d'après-guerre. Le troisième actionnaire (à hauteur de 15 %), un magnat du négoce, Fernand Ginestet, saute alors sur l'occasion en achetant un morceau du gâteau à la veuve Boylandri. Mieux, il échange en plus les parts de François contre le Clos Fourtet (il avait aussi proposé l'échange contre Cos d'Estournel), certes superbe propriété de Saint-Émilion, mais qui n'aura jamais la cote d'un premier grand cru du classement 1855. Damned ! « *Mon père fut mal conseillé par un certain Féret qui ne vendait que des points de vue ! Quand je pense à ça, j'ai encore les tripes qui se promènent* », s'exaspère André Lurton.

Personne n'est parfait. François Lurton n'est pas visionnaire, mais il a quatre enfants ; une fille, Simone, et trois garçons, Dominique, Lucien et l'aîné, André, celui-là même qui a les tripes qui se promènent. Simone ne s'intéresse pas à la vigne. Dominique hérite du Château Reynier, dans l'Entre-deux-Mers, et s'en satisfait – ou presque, nous y reviendrons –, tandis qu'André et Lucien ont la même soif de conquête que le grand-père Récapet. Le premier récupère le Château Bonnet, le second atterrit à Brane-Cantenac : deux bâtisseurs, deux régions viticoles et deux styles bien différents. Lucien, c'est le soldat méconnu, le timide, le besogneux qui nous rappelle que la solitude n'est pas une maladie honteuse. Après avoir bourlingué quelques mois en aventurier en Amérique du Sud, il se retrouve donc, à vingt et quelques années, dans le village de Margaux, qu'il aime. Il se soigne au Médoc, ce bout de terre rad-soc et consanguine, où la géographie impose la discrétion, pour des siècles, des siècles. Tant mieux. N'empêche, Lucien a du pif, il sent les affaires au travers des persiennes qui donnent sur la croupe de Brane-Cantenac. Dans les années 50, beaucoup de propriétés ne sont pas rentables, la presque île médocaine est en déficit d'image. Une époque où le dicton expliquait qu'il y avait trois raisons de se ruiner à Bordeaux : jouer aux jeux d'argent, avoir une maîtresse ou posséder un château. Alors, de Brane, Lucien lorgne les châteaux bancals qui ne valent

Pages précédentes de gauche à droite :

Marc, Marie-Laure, Brigitte, Jacques, François, Gonzague, Denis, Christine, Thierry, Jérémy, Sophie, Pierre, André, Lucien, Bérénice, Henri



André et Lucien Lurton.



Pierre Lurton.

pas un clou. Et il achète ! Durfort-Vivens (second dans le classement 1855), Desmirail (troisième dans le classement 1855), La Tour de Bessan (Margaux), Villegeorge (Haut-Médoc), Duplessis (Moulis). Plus tard, Lucien acquiert aussi Climens (premier cru 1855, Sauternes) et Doisy-Dubroca (second cru Sauternes), Bouscaut (cru classé des Graves), Haut-Nouchet en Pessac-Léognan et Camarsac dans l'Entre-deux-Mers. Petit à petit, l'oiseau fait son nid, un nid de cigogne ! L'idée n'était pas forcément de faire fortune ni de flamber. « *Je ne suis fier de rien. J'aurais pu aussi acheter le Tertre et Cantenac-Brown, c'était une époque où les prix étaient ridicules. Je voulais sauver ces domaines, voilà tout* », dit-il avec ses yeux bleus. C'est un conservateur avant tout, à l'image de son combat, le combat d'une vie, contre l'extraction de graviers par des industriels qui rongent les terres viticoles médocaines.

Au poker, Lucien serait le patient opportuniste ; son frère André serait l'attaquant, il fait claquer ses jetons avant de choisir l'offensive. André, qui hérita du Château Bonnet, c'est le contraire de son frère. Si l'un fuit les projecteurs, l'autre court après la communication. Il y a Lucien le catholique et André le cathodique. À plus de 80 ans, tout de blanc vêtu, André déambule dans le Château Bonnet tel un hamster à l'intérieur d'une roue. Tant que ça tourne, il court ; tant qu'il court, ça tourne. Il traite son téléphone portable de « *saloperie* », assure qu'il s'est fait « *baiser* » dans une affaire dont on ne connaît rien et finit par saluer le monde qui attend dans l'entrée. « *Il faut toujours que je fasse quelque chose* », reconnaît-il, avant d'ajouter en levant le sourcil : « *Je suis né ici dans la*

Pierre Lurton est « le meilleur d'entre nous ». C'est Juppé qui aurait mangé Luchini, mélange d'homme d'État et de précieuse fantaisie.

piaule du fond. » Avec André et son vocabulaire à la Marcel Aymé, on comprend vite que l'on est chez lui. Syndicaliste, maire de Grézillac durant plus de quarante ans, André n'a pas fait que bâtir son propre empire. Parallèlement à l'acquisition des châteaux de Rochemorin (Pessac-Léognan), de Cruzeau (Pessac-Léognan), de Couhins-Lurton (cru classé des Graves), La Louvière (Pessac-Léognan), de Barbe-Blanche (Lussac-Saint-Émilien), et 48 % de Dauzac à Margaux (cinquième dans le classement 1855), il est la cheville ouvrière de deux AOC : Entre-deux-Mers et Pessac-Léognan. Sans son altruisme et ce côté « bulldozer », ces deux vignobles n'en seraient pas là.

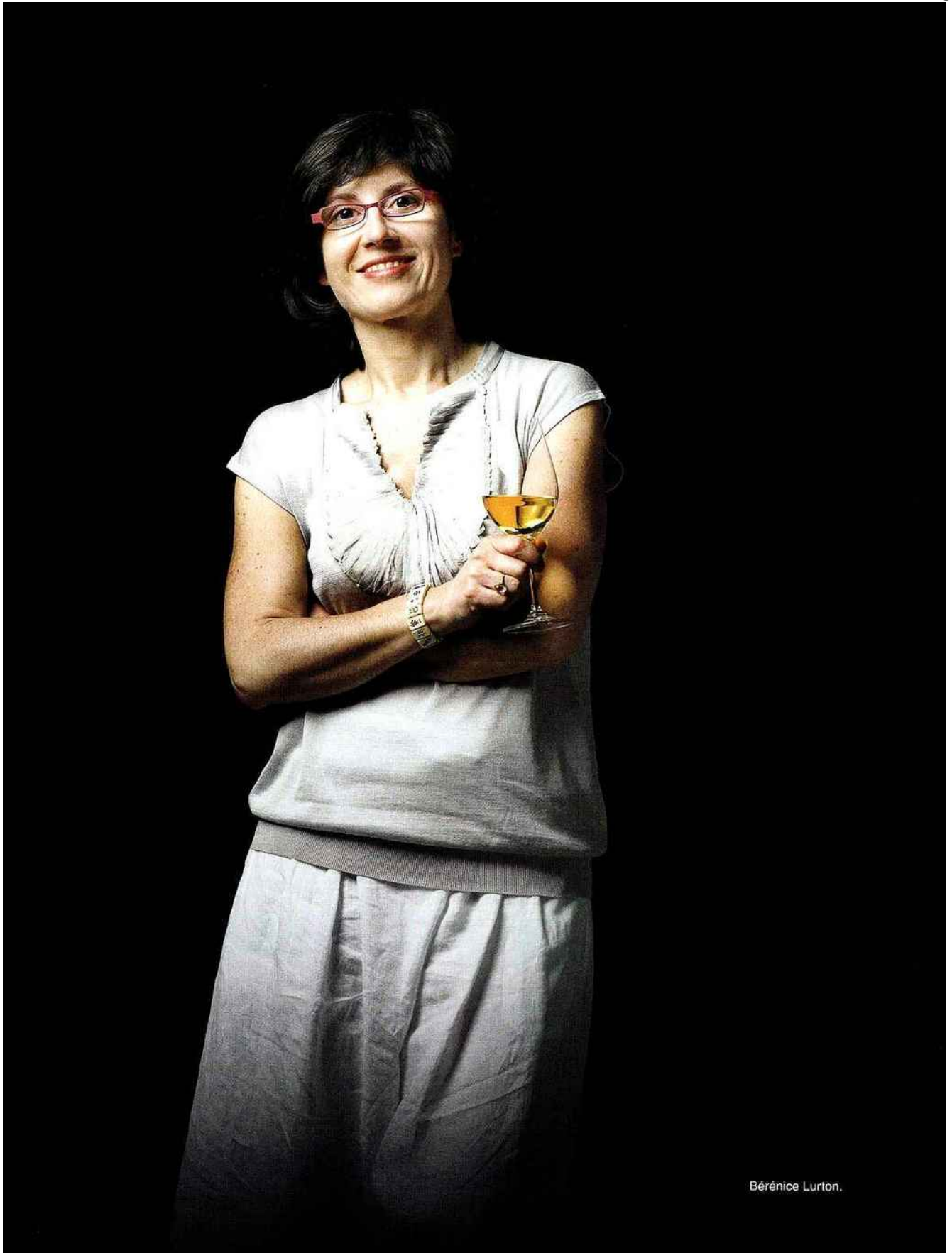
André et Lucien ont en commun l'amour du terroir, mais aussi celui de la famille nombreuse. Le premier a eu avec son épouse, Élisabeth Garros, sept enfants, et Lucien en a élevé onze avec sa femme, Marie-Jeanne Duvoisin. Mais, côté transmission, une nouvelle fois, ils ont une vision diamétralement opposée. Lucien a tout légué en 1992. Chacun des dix enfants – l'un décéda en jeune âge – fut invité à mettre sur un petit bout de papier trois souhaits par ordre de préférence. Ensuite, le patriarche, discret mais autoritaire, fit les partages. Pour faire simple, c'est Henri qui a récupéré le joyau Brane-Cantenac, où habitent ses parents. Celui-là ne s'est jamais cherché. Après des études de biologie et d'œnologie, un séjour à l'étranger, le quatrième enfant de Lucien a rejoint le centre névralgique de la famille. Henri est un timide, mais pas sur cette question de partage : « *Mon père comptait sur moi, la logique fut que je m'occupe de Brane.* » Si Henri est le technicien, anxieux de bien faire, son frère Gonzague est plus décontracté. Outre les yeux bleus et les pommettes roses, il a hérité du Château Durfort-Vivens. « *J'ai triché, je n'avais mis que ce choix sur le papier ; c'était ça ou je ne travaillais pas dans le vin* », confie l'historien manqué. Par procuration, Gonzague a aussi le Château Domeyne, en Saint-Estèphe, ainsi qu'un pied à Haut-Bages Libéral à Pauillac (cinquième au classement 1855), Ferrière à Margaux (troisième au classement 1855) et La Gurgue (cru bourgeois à Margaux), propriétés de son épouse Claire Villars.

Le Château Desmirail s'est vu attribuer à Denis. Ce n'était pas gagné. Avocat puis comédien, il finit par revenir dans le Médoc. Le plus joufflu de la famille, célibataire endurci, tourne son domaine vers l'œnotourisme. Il détient aussi le Château Fontarney à Margaux. Non loin de là, sa sœur Marie-Laure s'occupe des Châteaux Duplessis, Tour de Bessan et Villegeorge. « *Elle n'a pas eu ce qu'elle voulait* », avoue un de ses frères. « *Car ce n'était pas un garçon* », ajoute un autre Lurton. « *En fait, je me serais peut-être ennuyée* », répond Marie-Laure, qui soigne ses crus bourgeois avec un tempérament

et un sourire débordants. À Bouscaut, dans les Graves, c'est Sophie qui fait tourner la boutique, dans la simplicité et la sérénité, avec son talentueux mari et directeur technique, Laurent Cogombles. Un peu plus au sud, dans le Sauternais, Bérénice, la plus jeune de la famille, ne cache pas son plaisir de s'occuper du Château Climens, après le délicat départ en 1998 de sa grande sœur Brigitte qui avait la moitié des parts. Un fauteuil pour deux... Les deux sœurs ne s'entendaient pas ; Brigitte a fini par revendre ses parts sans connaître le succès du millésime 2007 qui fit la nique chez Robert Parker au Château d'Yquem. « *Quand il y a un os à ronger pour deux, je suis du genre à le laisser* », confie Brigitte qui a tout claqué – à ne plus boire de vin – avant de réapparaître en 2011 dans le négoce de vins de terroir. Depuis 2010, le jardin de Bérénice (passée par Sciences Po à Bordeaux) adopte la biodynamie. Le côté bio avait aussi séduit l'aîné Louis au Château Haut-Nouchet. D'avantage « *rêveur* », pour reprendre les termes de l'un de ses cousins, il a fini par vendre son domaine à une personne étrangère à la famille, au grand dam de son père Lucien. Il demeure propriétaire de Doisy Dubroca, à Sauternes, exploité par Climens depuis 2009. Restent Edwige, qui a des parts à Brane-Cantenac mais qui n'a pas voulu être à la tête d'un domaine, et enfin Thierry, cet éducateur spécialisé qui a fini par revenir au bercail et qui restaure l'improbable forteresse de Camarsac (Bordeaux supérieur), dominant la Gironde. Volontiers bohème, paysan dans l'âme, riant toutes les dix secondes, Thierry a couvert ses chais de panneaux photovoltaïques. À l'intérieur du château se côtoient armures et sièges démontés d'une fourgonnette...

Côté Lucien, chacun des dix enfants fut invité à mettre sur un petit bout de papier trois souhaits par ordre de préférence. À Bérénice, le château Climens.

Si Lucien a tout cédé, André ne lâche rien. Que nenni. André, son empire, c'est le sien. Il a beau raconter à la télévision qu'il a tout donné à ses enfants, il s'y accroche comme un enfant à sa mère. N'en déplaît à sa progéniture. Et le directeur général qu'a choisi André n'est pas du sérail. Les sept enfants élevés « *à la diable* », comme il dit, attendront. « *Les vignobles se vendront un jour car rien n'a été préparé* », déplore son fils François. « *Après lui, le déluge* », confirme l'autre fils Jacques. André Lurton a fait de son nom et de son prénom une marque qu'il couve telle une chasse gardée. Tout le monde reconnaît sa capacité de travail et son talent, mais les adjectifs « *infernal* », « *invivable* », pleuvent dans la bouche des Lurton. « *Il a un culot rare, mais je crois qu'il est battu par Magrez* », s'amuse l'un d'eux. Un jour, son neveu et voisin Marc lui a même envoyé la gendarmerie pour des histoires de pollution ! « *Il faut lui tenir tête pour qu'il vous respecte. Il fonctionne comme ça* », explique Marc, avant d'ajouter : « *À côté de ça, son optimisme nous booste tous, il est immortel.* » Marc, c'est le fils du troisième frère Dominique, décédé en 2010. Il s'occupe du magnifique manoir fortifié Reynier avec une grande rigueur et la philosophie de préférer réussir sa vie avant de réussir dans la vie. Amoureux des États-Unis, il consulte plusieurs wyneries en Californie. Thomas et – surtout – Jérémie, ses deux demi-frères, tentent de faire exister Martouret (Bordeaux supérieur), Colin de Pey (Premières Côtes de Bordeaux) et Jean Gassie (Bordeaux), propriétés que leur père Dominique avait acquises – il avait aussi Cantelys (Pessac-Léognan), mais vendu en 1994. Pierre, qui est l'aîné des quatre, semble le « *meilleur d'entre nous* », si l'on croit les propos de moult de ses cousins. Après avoir travaillé au Clos Fourtet dans les années 1980, l'ancien élève de la fac de médecine s'est vu prendre la direction générale de Cheval Blanc, propriété de Bernard Arnault et d'Albert Frère, « *Tonton Albert* », s'amuse Pierre Lurton. Car non seulement il est brillant, mais en plus il excelle dans l'art de la dérision. Pierre Lurton, c'est Juppé qui aurait mangé Luchini, mélange d'homme d'État et de précieuse fantaisie, assemblage d'habile diplomatie et d'hystérie verbale. Quand il retire de ses yeux bleus perçants ses lunettes en écaille pour les poser sur son bureau, il prépare un bon mot. Francis Scott Fitzgerald se serait servi de lui pour parfaire son « *Gatsby le Magnifique* ». Du coup, Bernard Arnault lui a confié la direction d'Yquem et, comme si les journées faisaient 30 heures, Pierre, avec son visage taillé à la serpe, s'occupe depuis 1990 de son domaine Marjosse (AOC Bordeaux) et de bien d'autres choses encore (consul de Monaco à Bordeaux, hôtelier avec son épouse...). « *Le fils que j'aurais aimé avoir* », ose son oncle André...



Bérénice Lurton.

« Avoir ces châteaux, c'est une chance, pas un choix, ça fait partie de nos gênes » HENRI LURTON

Quant aux enfants d'André, justement, ils ont tous volé de leurs propres ailes. Denise, Odile et Édith ne sont pas – ou plus – dans le vin. Béatrice a acheté le Château de Grossombre (AOC Saint-Joseph), mais c'est la société André Lurton qui s'en occupe. Jacques et François se sont très vite expatriés, développant des vins dans le monde entier, avant de se séparer à l'amiable en 2007. Le premier est passé consultant tout en conservant La Martinette (AOC Bordeaux) et Islander Estate Vineyards en Australie. Avec la même gueule, la même soif et le même ego que son père André, le second chapeaute un vignoble où le soleil ne se couche jamais, du Languedoc au Chili, de l'Argentine au Portugal. « *Je fais autant de vins que tous les autres Lurton réunis. Si ce nom est connu dans le monde, c'est grâce à moi* », clame le globe-trotteur ivre d'ambition. Seule Christine, élégante et citadine, croise son père au travail. Depuis 2005, elle a remplacé André comme président du directoire au Château Dauzac, dont la MAIF détient 52 % des parts.

Et le Clos Fourtet dans tout ça ? Qu'est-il devenu depuis l'échange contre les 40 % du Château Margaux ? Les quatre enfants de François n'ont pas réussi à accorder leurs violons. Simone la désintéressée, Dominique le dilettante, Lucien le privé et André le public ont fini par vendre le premier grand cru classé de Saint-Émilion en 2000 à la famille Cuvelier. « *Chacun voulait le garder mais personne ne voulait qu'un seul l'ait* », explique un cousin, « *Il faut dire qu'il est impossible de travailler avec André* », s'accordent à dire certains neveux ou fils. À une époque, Marc avait prévu d'y travailler six mois. Il a tenu une semaine ! Et Lucien et André sont tellement différents que l'entente était compromise. « *Les gens modestes m'énervent* », sous-entend André comme un petit tacle. « *C'est un emmerdeur patenté* », répond promptement l'intéressé. Beaucoup de choses ont été écrites à ce sujet, à raison. Mais le plus déçu dans cette histoire du Clos Fourtet fut Pierre Lurton, le mastermind de la famille. Il y a longtemps travaillé et son bureau à Cheval Blanc l'oblige à passer devant...

La saga Lurton est à s'y perdre mais pas à s'y méprendre. Ces héritiers qui ont vu des châteaux tomber du ciel ont gardé les pieds sur terre. Avoir un château, c'est bien, mais encore faut-il avoir un palais... Chacun dans leur style, ils ont pris leurs responsabilités. Comme toutes les successions, certaines furent un peu plus douloureuses que d'autres, mais l'éducation des Lurton a toujours apaisé les frictions. « *Nous n'allons pas nous plaindre, ce serait malvenu* », tempère Christine. « *Chacun s'estime et se respecte surtout* », dit l'un. « *On aime se retrouver* », dit un autre. « *Avoir ces châteaux, c'est une chance, pas un choix, ça fait partie de nos gênes* », souligne justement Henri. Du vin dans les veines ! Si les Lurton aiment travailler chacun de leur côté, ils continuent de se retrouver par amitié ou de partager ensemble quelques activités dans des associations (La Passion des terroirs, Les Lurton du vin) concernant le négoce ou la communication. In fine, les « lurtoneries », où les contreparteries fusent, paraît-il, ne sont pas près de s'arrêter. Les 21 cousins élèvent du vin et une cinquantaine de petits-enfants ! Pour s'endormir à Bordeaux, on peut toujours et encore compter les Lurton ■